

capsule du vingt-quatre juin deux mille vingt pour le prochain monde

Loréna Bur

Number 170, Spring 2021

Faut que t'aimes le monde sur la brosse.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bur, L. (2021). capsule du vingt-quatre juin deux mille vingt pour le prochain monde. *Moebius*, (170), 97–99.

capsule du vingt-quatre
juin deux mille vingt
pour le prochain monde

Loréna Bur

c'est un matin férié au québec
son ciel est si vide sous les toits qui le grattent
tendrement comme
un papi flatterait son chien d'appartement et
à la gloire de ce jour qui me rappelle que
je suis immigrante
j'étire une natte rouge et jaune cru sur l'herbe de la terrasse
les abeilles confondues croient à un champ de fleurs
grasses il fait bon
l'air est là la pellicule
d'été sur ma nuque se prélasse comme dans une maison
qu'elle aurait habitée depuis la naissance
et
je la reconnais presque
la chaleur des îles qui me coule du menton
la crasse marbrée juste sous les aisselles un nid d'humidité qui

me poursuit jaloux vers des continents de lumière et à
 la gloire de
 ces îles où la mienne patiente
 je noue mes épis en deux gros macarons
 ils sécheront enlacés comme des amants pompéiens
 un sacrifice nécessaire pour ranimer les liens arborer
 les spirales du crâne de ma mère
 j'ai hérité du cuir lisse de celui de mon père
 je ne sais que faire de ces branches amphibiennes
 où s'éloignent mes racines où grossissent mes
 veines mais
 aujourd'hui au québec c'est
 un matin férié
 sur une natte rouge et jaune cru
 il n'y a plus de palmier pour me zébrer la peau il y a
 tes pantoufles qui cherchent mon dos tu me rejoins
 doux félin
 sur tes pattes malignes reposer ta panse drue dans le
 creux de mon corps tu traînes avec toi toute une chimie
 précise
 des parfums de piscine et de whisky de pommes
 et plus rien n'est si loin
 ni les îles
 ni même leurs robes quand
 tu me parles de rouyn de l'enfance dans les seins aux
 tétons de lait de l'abitibi
 des piqûres de moustiques grosses comme des ruches
 de la farine grillée pour épaissir les potages et des maisons
 légères que l'on pose sur les lacs pour en trouver les
 planchers

pêcher des bricoles des mollusques épineux un
 poisson de chair rose
 mais je suis l'ailleurs moi
 je te parle d'auteuil en colline et des pluies qui détalent
 tant de choses à traduire pour une si petite ville
 ses quatre écoles et ma mélancolie
 ma jeunesse entre entière dans un cadre de fenêtres blondes
 que les abeilles confondent avec des champs de blé
 on y entend la sonnerie des bengalis annoncer la récré
 et les moineaux en cage
 bruyants et teintés comme des pinceaux vieillis et
 rincés dans un verre plein d'âges
 et le primaire dillenseger et le collègue edmée varin et
 le lycée dick ukeiwë entre lesquels comme une main
 une seule route s'allonge
 et mon nez qui l'imite dans ses premiers mensonges au
 nom d'un trait de rimmel
 d'une bouteille carrée de whisky de miel
 et je n'y ai jamais vu de maisons à la surface des lacs
 jamais vu de castors
 ni d'empreintes de loup ni d'original sur le bord
 des routes et c'est
 tout ce que je souhaite d'un jour nos troncs morts
 s'échouer sur lifou
 le ciel en coupole un bouquet de gui
 ton cœur mou d'enfin voir
 ce qu'il n'a jamais pu